

alberto
garlini

venise
est une fête

Christian Bourgois éditeur



VENISE
EST UNE FÊTE

*du même auteur
chez le même éditeur*

UN SACRIFICE ITALIEN

à paraître

TUTTO IL MONDO HA VOGLIA DI BALLARE

ALBERTO GARLINI

VENISE
EST UNE FÊTE

Traduit de l'italien par Vincent RAYNAUD

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Le cose che conosco

« À la mémoire de Christian Bourgois. »

Le traducteur

© Alberto Garlini, 2008

This edition is published in agreement with the Proprietor
through Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency

© Christian Bourgois éditeur, 2010

pour la traduction française

ISBN 978-2-267-02071-7

À Laura

Chacun de mes romans naît de questions demeurées en suspens dans les précédents. Et certaines solutions faciles se révèlent erronées. J'avais par exemple oublié que le besoin de littérature qui est au cœur de ma vie vient précisément d'Ernest Hemingway. En relisant ses romans (que je dévorais quand j'avais quatorze ans), j'ai pu mesurer à quel point sa façon d'envisager la littérature s'était insinuée en moi. Combien de nombreuses idées que je croyais miennes appartenaient en réalité à Hemingway. J'en ai été stupéfait. J'écrivais un récit, ce récit, qui est au fond biographique, à travers les paroles et le stoïcisme d'une autre voix. La brutalité. Le néant. D'une autre voix.

A. G.

PROLOGUE. KETCHUM, 1961

Ernest

Comme chaque matin de sa vie, ce matin aussi il se réveille à l'aube, joyeux. La joie et l'aube lui montent aussitôt aux lèvres pour former une phrase : *il faut mourir*.

Ernest rééquilibre la tête et les jambes, puis il sort du lit. Après avoir remis les couvertures en place, il tend l'oreille pour scruter le vide au-delà de la porte ouverte et s'assure que le silence règne dans le couloir. Il enveloppe ses épaules et sa poitrine encore musclée dans la robe de chambre rouge dite « de l'empereur », qui était comme toujours posée sur la chaise à côté de sa table de nuit. Il la portait, cinq ans auparavant, lorsqu'il avait retrouvé de vieux journaux intimes dans une malle du Ritz. Ceux-ci dataient de sa jeunesse, de l'époque où il économisait le papier. La fine écriture évoquait le tintement de la Closerie des Lilas et aussi tout ce qu'il y avait de neuf dans tant d'autres magnifiques endroits de Paris, les cuites en compagnie de Scott, le babillage de Gertrude. Tandis qu'il lisait, ses mains avaient commencé à trembler. Il était heureux.

On ne laisse jamais les écrivains tranquilles, pas même quand ils ont passé soixante ans. Les boxeurs se retirent et on n'en parle plus. Après quarante ans, un joueur de baseball s'amuse dans le jardin avec ses enfants. Pas les écrivains. Eux, on leur demande : Qu'es-tu en train d'écrire ? Leurs cahiers sont couverts de poussière, mais on insiste : Que

diable es-tu en train d'écrire ? Ernest a encore réussi, il a terminé son livre sur Paris et c'est son plus beau. Il peut enfin se permettre d'être irresponsable, comme toujours lorsqu'il a fini d'écrire. C'est son droit.

Peut-être n'est-il qu'un fanfaron, mais il a le sentiment d'avoir remporté le titre des soixante après avoir déjà enlevé ceux des vingt, des trente, des quarante et des cinquante. Il l'a remporté parce que les pieds nus sur le tapis qui recouvre le parquet et descend jusqu'à la cave sont encore ceux d'un Indien chassant en silence sur le voile d'herbe humide. Comme n'importe quel jour en compagnie de Prudy : deux cartouches pour le fusil, seulement deux, et courir dans la forêt, se reposer sous un pin, épuisés, les mains tellement dociles, dans l'odeur de résine et de pomme pourrie. Son père le cherchait, mais il y avait une petite plage où il pouvait se baigner même la nuit. L'herbe possède un langage qui n'appartient qu'à elle et un silence impénétrable qu'Ernest goûte, sur le tapis qui protège le sol.

On est en juillet, le soleil respandit et ses rayons obliques pénètrent à travers les fenêtres, tachant le salon de lumière orange. Une longue bande de clarté se dessine au sol et d'autres, plus courtes, se posent sur les divans, les chaises, les tables basses. Un halo orange et velouté sur le pourtour de l'orange éclatant. Derrière les vitres, les collines sont brunes, les faisans et les bécasses recherchent les buissons les plus verts. Les vieux buissons ne le sont plus autant, mais le soleil en désigne de nouveaux. Et quand faisans et bécasses bougent en direction du vert illuminé, qu'ils volent dans la lumière aveuglante, c'est le meilleur moment pour tirer et les abattre.

Ernest s'appuie contre le mur et reprend son souffle. Il sent ses soixante-dix kilos peser sur ses genoux. Ses pieds ne sont plus ceux d'un Indien. Ils giflent le sol comme

lorsqu'on les bat par terre pour retirer la neige des chaussures de ski. Au-dessus de l'évier sont suspendues les clés de la cave. Ernest les attrape et les serre dans sa main droite. Il ouvre le robinet pour écouter le bruit de l'eau qui coule. Il a envie de chanter la vieille chanson italienne qu'il a entonnée hier soir au Christania : *Tout le monde m'appelle la blonde, mais blonde, moi, je ne le suis pas...*

Le blond est une couleur parfaite et Ernest chante plus fort tout en ouvrant grand le robinet. Plus il chante fort et plus il chante faux.

« Cette putain... » songe-t-il.

Mais il s'interrompt, car il se souvient que les fédéraux sont peut-être à l'écoute. Ils ont dû mettre des micros dans la cuisine aussi. Il ne manquerait plus qu'ils l'accusent d'ingratitude à l'égard de ses parents, après tous les mensonges qu'ils ont rassemblés, ces histoires de corruption de mineurs, qui s'ajoutent au gouffre des impôts. Il baisse la voix et se remet à chanter juste, d'un ton qui apaise sa peur.

Il chantait toujours, avant les rencontres de boxe qu'il organisait en compagnie de ses camarades de lycée : de petits morceaux de papier tombaient de la loggia du salon où se trouvait le piano et dansaient dans l'air comme des flocons de neige. Les adolescentes scandaient le nom de leur garçon préféré et retenaient leur souffle à chaque coup de poing bien asséné. Aujourd'hui il n'y aura pas de petits morceaux de papier. Personne ne retiendra son souffle. Il s'agira seulement de gagner ou de perdre. Un bon catholique dirait qu'on gagne toujours, mais il n'a jamais été un bon catholique.

Il ferme le robinet et cesse de chanter. Une atroce sonorité creuse envahit la maison et Ernest réalise qu'il a soif. Sa gorge est légèrement enflammée et sa langue enflée. Il la passe sur le palais et sent ce nœud de tissus sanguinolents

et mous. Il en sourit. Il ne faut pas avoir peur de mourir. La mort est une affaire très simple.

Une bouteille de gin repose sur une étagère, au-dessus de la télévision encastrée entre les planches de chêne. Ernest sort de la cuisine d'un pas traînant, il s'immobilise devant la bouteille. À présent ses pieds sont ceux d'un homme vieux et malade, au moins aussi vieux et aussi malade qu'il l'est. Le livre sur Paris n'est absolument pas terminé, ses pages sont éparpillées sur le sol du bureau. Il peut s'efforcer autant qu'il veut de croire que le livre est terminé et faire mine d'en être fier, mais il ne l'est absolument pas. Le chapitre qui se déroule à Schruns est si blanc, si parfait, qu'il brille d'une lumière aveuglante. Ernest peut rester une semaine entière à scruter l'obscurité de cette lumière sans parvenir à rien.

Il voudrait déboucher la bouteille et en boire une gorgée.

Le gin coulerait dans l'estomac et se répandrait dans les veines. Au début, il sentirait une chaleur agréable sur sa peau, puis une chaleur plus forte dans tout le corps et une sorte de néant ; du néant jaillirait la petite flamme de la joie. Il a si soif. Depuis des mois, il ne boit qu'un demi-verre de vin aux repas, jamais le géant n'a été si méchant avec lui-même. Boire peu fait perdre la mémoire, et la mémoire est l'unique patrimoine que possède un écrivain en dehors du talent. Mais le talent, personne ne sait ce que c'est. La discipline, elle, tout le monde sait ce que c'est, mais elle est difficile à suivre et on préfère donc l'oublier. Les électrochocs non plus ne font pas de bien à la mémoire. Se pisser dessus en pleine nuit et se retrouver le matin dans des draps mouillés, les infirmières pleines de compassion. La mémoire, tant qu'on en a, c'est facile. Et quand on n'en a plus, il paraît impossible de ne plus

en avoir. On fait de son mieux pour tirer l'eau du puits, mais l'eau ne remonte plus jusqu'à la lumière et le puits est à sec.

Ernest soulève la bouteille. Puis il la repose sur l'étagère. On ne doit pas déboucher de bouteille, ceux qui font ça sont des ivrognes. Et lorsqu'on fait une chose, il faut la faire bien, sans rien déranger. Il ne veut pas que les fédéraux s'imaginent qu'il a bu pour se donner du courage, personne ne doit croire qu'il a recours à de telles astuces. Maintenant il doit faire ce qu'il a à faire et le faire bien.

Il descend à la cave, l'air est humide et dense. Il ouvre la porte à l'aide des clés que sa main a réchauffées. Le léger grincement du métal dans la serrure lui fait l'effet d'un cri. Les objets sont entassés, ces objets que sont les posters et les livres, ses chaussures pour aller chasser, la chemise en flanelle, la cartouchière, le minuscule râtelier dans lequel sont alignés les fusils.

Il prend deux cartouches dans le tiroir, seulement deux, et le Boss à deux canons. Il les caresse et se salit les doigts d'huile séchée. Avec ce fusil, il a tiré en compagnie de Coop et d'Adriana. Il aurait également tiré en compagnie de Prudy, mais Prudy s'était déjà envolée. Il tirait sur les pigeons et les faisans, il remportait toutes les compétitions, mais à présent ça ne compte plus guère, d'avoir tiré en compagnie de Coop et d'avoir remporté ces compétitions. Ce qui compte, ce sont les canons courts du Boss et leur rétrécissement au bout. Désormais, à cause des enclos et des propriétés privées, on ne chasse plus comme il faut. N'importe qui peut porter plainte et vous mettre en pièces devant un juge. Le bon rétrécissement, lui, augmente la puissance de l'impact, et le canon légèrement plus court, environ soixante centimètres, permet aux bras de se tendre

confortablement jusqu'à la détente. Le Mannlicher serait encore mieux, mais il ne dispose pas du vieux Mannlicher, ici à Ketchum.

Il referme la porte de la cave et laisse la clé dans la serrure. Il serre la crosse du fusil sous son aisselle et maintient les canons ouverts tournés vers le sol. Alors qu'il remonte l'escalier, ses pieds sont encore ceux d'un Indien qui traque un cerf, et sa langue, sa gorge sont aussi molles qu'un matin de pluie au printemps. L'herbe émeraude scintille et, au-delà de l'herbe, les plaines s'ouvrent jusqu'à la rivière, aux bois, à la brume épaisse et lumineuse qui nimbe le contour des arbres.

Ernest retraverse le salon. Le soleil est un tyran orange et vide. Ce soleil, en ce moment, ainsi que tout autre soleil, masque le goût du sang dans les bouches des vieilles à l'abattoir et du vomi devant les écoutilles fermées des bateaux. S'il veut avoir une chance d'atteindre l'animal, il doit garder son sang-froid et éviter les articulations. Il y aura du sang partout et son visage sera un bien piètre trophée, mais il n'a jamais voulu devenir le trophée de conquête et, si le fusil fait bien son travail et qu'il garde son sang-froid, lui, personne ne l'empaillera tel un hibou sur la cheminée.

Dommage, ce soleil, cette odeur de vomi et ce néant si repoussant.

Il faut faire vite, mais sans trop se presser.

L'animal galope derrière la porte de l'antichambre, Ernest le rattrape. C'est un petit espace, un mètre cinquante par deux mètres. Le sol couvert de linoléum étouffe les grincements et sera facile à nettoyer. Il ne veut pas tout salir, il ne veut pas déranger, il veut faire les choses au mieux. Il a de bonnes raisons de croire que les fédéraux n'ont pas caché de micro dans l'antichambre.

Il s'assied par terre, écarte les jambes, glisse une cartouche dans chaque canon et ferme le fusil d'un geste décidé. Il pose la crosse contre le mur et le linoléum, et il est presque heureux de constater que le caoutchouc l'empêche de glisser sur le côté.

Il approche le canon de sa gorge.

L'animal vient vers lui en courant, on distingue très bien ce qui est dur et ce qui est mou dans sa masse en mouvement. Donner la mort avec précision et efficacité est la seule chose sensée qu'un homme puisse faire dans sa vie, et Ernest tend le bras droit tandis que le gauche tient le fusil. Ses doigts effleurent les détentes bien huilées. Il entend un bruit dans la chambre de Mary ou s' imagine en entendre un. Alors il appuie simultanément sur les détentes et comprend aussitôt qu'il a tiré comme il fallait, de façon honnête et virtuose. Quand il le comprend avec toute la sensibilité de son corps et de son esprit, il est submergé par une pluie d'émeraudes.

VENISE, 1950

Roberto

Heureusement, il n'y a pas d'arbres à Venise, ou alors très peu. Les arbres solitaires font peur, et ce n'est pas une question de courage. Ils sont en fleurs, ils perdent leurs fleurs ; au printemps, ils poussent à vue d'œil. S'il fait sombre, une obscurité crue, brillante et hivernale comme maintenant, le noir des branches fend le bleu marine profond de la nuit, et même la lune ne peut rien y faire. À vrai dire, la lune ne peut jamais faire grand-chose, à peine quelques éclats sur la pointe d'un fusil.

Le train entre en gare parfaitement à l'heure. Il apporte l'odeur de la poussière qui a accompagné les allées et venues des passagers, il la déplace d'une ville à l'autre. Le train freine longuement et s'immobilise, accompagné par un sifflement strident et un nuage de fumée blanchâtre. Mais, à travers la fenêtre, on ne voit que le noir. Les rares lumières illuminent des pierres jaunes et de la poussière, le contrôleur frappe contre la vitre des compartiments vides. Il est temps de descendre.

Roberto passe son sac militaire en bandoulière, celui-ci contient les quelques effets qu'il a emportés de Parme. Il serre le col de son manteau contre sa gorge. Il est cinq heures du matin, le voyage a été court et glacial. Il a les jambes ankylosées par le froid et le sommeil, il marche sur le quai et la poussière tombe de son corps. On entend un

filet d'eau qui coule quelque part et Roberto décide qu'il n'a que trop attendu.

C'est le moment de prendre mon médicament, songe-t-il. Je ne dois pas laisser passer ce moment.

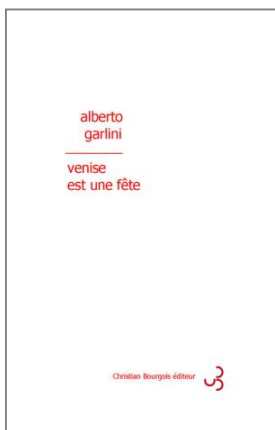
Tandis que deux autres voyageurs vont rapidement se mettre au chaud, Roberto s'approche de la fontaine. Il s'assied sur un banc et prend la flasque dans une poche de sa veste. Il verse une partie du contenu dans un gobelet en aluminium qu'il approche ensuite de l'eau. Ses doigts sont engourdis, mais les gouttes d'eau gonflent et le mélange acquiert une couleur laiteuse qui devient violette, comme malsaine, dans la lumière jaune. À présent le froid n'est plus dans ses os, il repose avec son sac sur le banc de fer.

Jamais il n'y a eu meilleur moment.

La saveur est douceâtre, presque métallique, et il suffit d'une gorgée pour sentir en soi le café de la place, la statue de Garibaldi, le journal du soir et les draps propres. Le brouillard et le feu qui crépite lentement, la viande à la broche et le goût du vin pétillant, les truites pêchées sur l'Apennin avant que la guerre ne dévore l'Apennin, les truites et tous ceux qui se trouvaient au milieu.

Roberto avale aussitôt une nouvelle gorgée qui l'emporte plus loin encore, jusqu'à New York et aux vendeurs de hot dogs. Les librairies italiennes remplies de toiles d'araignées, les soirs passés à chercher des livres, Pirandello, Deledda et Montale, et les soirs passés à chercher ses amis, et les cadeaux de Noël. Elle l'emporte même jusqu'à Carnegie Hall, où il avait entendu pour la première fois un autre homme que son père tonner contre le fascisme. Après cela, il avait parfaitement compris ce qu'était le fascisme, il l'avait vu à l'œuvre pendant de nombreuses années et l'avait combattu. Le fascisme était devenu toutes sortes de choses très concrètes, telles que des hommes gisant morts sur le sol, des chiens qui les mangent et ces

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie-Roto Impression S. A. S. à Lonrai
Dépôt légal : février 2010. N° 2031 (xxxx)
Imprimé en France



Venise est une fête Alberto Garlini

Cette édition électronique du livre
Venise est une fête d'Alberto Garlini
a été réalisée le 20 avril 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267020717).
ISBN PDF : 9782267022216.
Numéro d'édition : 2031.